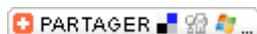

Franz Fanon en Afrique et en Asie

Samir Amin

2011-12-05, Numéro [216](#)

<http://pambazuka.org/fr/category/features/78490>



[Format imprimable](#)



cc A W Franz Fanon est une figure respectée et aimée dans toute l'Afrique et l'Asie. Fanon était un individu d'envergure, de grande qualité par la finesse de ses jugements comme par son courage pour dire la vérité. Psychiatre, il ne pouvait donc être qu'un bon psychiatre. *Peaux noires, masques blancs* et ses autres écrits concernant les maladies mentales qui frappaient les colonisés d'Algérie qu'il soignait, en constituent le très beau témoignage. Mais au-delà il a été un révolutionnaire authentique. Son livre, *Les Damnés de la Terre*, explicite sa vision de la révolution nécessaire pour sortir l'humanité de la barbarie capitaliste. Et c'est à ce titre qu'il a conquis le respect de tous les Africains et Asiatiques.

FANON, LES ANTILLES ET L'ESCLAVAGE

Fanon est né Antillais. L'histoire de son peuple, de l'esclavage, de sa relation à la métropole française, a donc été par la force des choses le point de départ de sa réflexion critique. La première et seule révolution sociale que le continent américain ait connu jusqu'aux temps récents est celle des esclaves de Saint Domingue (Haïti) ayant conquis par eux-mêmes leur liberté. La révolution de Saint Domingue coïncidait avec celle du peuple français. L'aile radicale de la révolution française sympathisait donc naturellement avec celle des esclaves ayant conquis leur liberté par eux-mêmes, devenus de ce fait d'authentiques citoyens. Mais bien entendu les colons de la place ne l'entendaient pas ainsi. Le recul de la révolution française s'est traduit dans les Antilles par le rétablissement de l'esclavage, à nouveau aboli par la Seconde République en 1848, sans que pour autant soit aboli leur statut colonial jusqu'en 1945, date à partir de laquelle s'ouvre un chapitre nouveau de leur histoire.

Que voulait-on? L'indépendance - fut elle encore en apparence éloignée - ou l'assimilation, ou encore la construction d'une « Union française véritable », c'est à dire d'un Etat multinational. Les partis communistes des Antilles et de la Réunion se sont battus sur le terrain de l'assimilation et ont fini par l'emporter effectivement. Le résultat s'impose aujourd'hui : l'assimilation a créé une dépendance économique et sociale telle qu'il est difficile de concevoir que le mouvement puisse être inversé et que les Antilles et la Réunion puissent un jour devenir indépendants. Paradoxe apparent : si aujourd'hui les Antilles et la Réunion sont devenues indissociables de la France, elles le doivent aux efforts des communistes, de France et des colonies concernées, couronnés de succès. La droite, qui s'était toujours opposée à l'assimilation des droits, défenseur hier de l'esclavage et plus tard du statut colonial, n'aurait donc pas évité que le mouvement conduise, ici comme dans les Antilles anglaises et à Maurice, à la revendication indépendantiste.

Bien entendu, en dépit des transformations profondes produites par la départementalisation à partir de 1945, les effets du passé esclavagiste et colonial ne pouvaient être gommés ni de la mémoire des peuples concernés ni de leur conception vivante de leur identité dans ses rapports avec la France. « *Peaux noires, masques blancs* » nous propose, sur ce terrain, une analyse d'une lucidité parfaite. Le traitement des problèmes abordés dans cet ouvrage permet d'en saisir la singularité - au-delà des

dénominateurs communs banals - par opposition aux défis auxquels sont confrontés les Noirs des Etats-Unis, ceux des Antilles britanniques, du Brésil, les Noirs d'Afrique en général et ceux d'Afrique du Sud en particulier. Je rapporterai ces différences à la distinction que je propose entre colonialisme externe et colonialisme interne (ref « Du capitalisme à la civilisation », 2008, pages 145-151).

FANON ET LE DEFI DU CAPITALISME REELLEMENT EXISTANT

L'accumulation par dépossession est permanente dans l'histoire du capitalisme réellement existant

Fanon avait parfaitement compris que l'expansion capitaliste était fondée sur la dépossession des peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et des Caraïbes, c'est-à-dire de la majorité écrasante des peuples de la planète. Que les victimes majeures de cette expansion - les « damnés de la terre » - étaient donc ces peuples, appelés par la force des choses à la révolte permanente et légitime contre l'ordre mondial impérialiste.

Le capitalisme historique, fondé sur la conquête du monde par les centres impérialistes abolit par sa nature même la possibilité pour les sociétés des périphéries de son système mondial de « rattraper » et de devenir, à l'image des centres, des sociétés capitalistes opulentes. La voie capitaliste constitue pour ces peuples une impasse. L'alternative est donc socialisme ou barbarie. La vision (hélas dominante) d'une accumulation préalable nécessaire et incontournable, qui exigerait le passage par une « phase capitaliste » avant de s'engager sur la voie socialiste, est sans fondement dès lors qu'on prend la mesure des défis objectifs que représente le capitalisme historique.

La conquête du monde par les Européens constitue une gigantesque dépossession des Indiens d'Amérique. La traite négrière qui prend la relève exerce sur une bonne partie de l'Afrique une ponction qui retarde d'un demi millénaire le progrès du continent. Des phénomènes analogues sont visibles en Afrique du Sud, au Zimbabwe, au Kenya, en Algérie et plus encore en Australie et en Nouvelle Zélande. Ce procédé d'accumulation par dépossession caractérise l'Etat d'Israël - une colonisation en cours. Non moins visibles sont les conséquences de l'exploitation coloniale des paysannes soumises de l'Inde anglaise, des Indes néerlandaises, des Philippines, de l'Afrique : les famines (celle célèbre du Bengale, celles de l'Afrique contemporaine) en constituent la manifestation. La méthode avait été inaugurée par les Anglais en Irlande dont la population, jadis égale à celle de l'Angleterre, n'en représente plus encore aujourd'hui que le dixième, ponctionnée par la famine organisée dont Marx a fait le procès. La dépossession n'a pas frappé seulement les populations paysannes - la grande majorité des peuples d'autrefois. Elle a détruit les capacités de production industrielle (artisanats et manufactures) de régions naguère et longtemps plus prospères que l'Europe elle-même : la Chine et l'Inde entre autre (les développements de Bagchi, dans son dernier ouvrage « Perilous passage », sont sur ce sujet indiscutables).

Le XIXe siècle a représenté l'apogée de ce système de la mondialisation capitaliste/impérialiste. Au point que, désormais, expansion du capitalisme et « occidentalisation » au sens brutal du terme rendent impossible la distinction entre la dimension économique de la conquête et sa dimension culturelle, l'eurocentrisme.

LE XXE SIECLE : LA PREMIERE VAGUE DES REVOLUTIONS SOCIALISTES ET L'EVEIL DU « SUD »

Le moment de l'apogée du système est bref : à peine un siècle. Le XXe siècle est celui de la première vague de grandes révolutions conduites au nom du socialisme (Russie, Chine, Vietnam, Cuba) et de la radicalisation des luttes de libération de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine, dont les ambitions s'expriment à travers le « projet de Bandoung » (1955-1981). Cette concomitance n'est pas le fruit du hasard. Le déploiement mondialisé du capitalisme/impérialisme

a constitué pour les peuples des périphéries concernées la plus grande tragédie de l'histoire humaine, illustrant ainsi le caractère destructif de l'accumulation du capital. La loi de la paupérisation formulée par Marx s'exprime à l'échelle du système avec encore plus de violence que ne l'avait imaginé le père de la pensée socialiste ! Cette page de l'histoire est tournée. Les peuples des périphéries n'acceptent plus le sort que le capitalisme leur réserve. Ce changement d'attitude fondamental est irréversible. Ce qui signifie que le capitalisme est entré dans sa phase de déclin. Ce qui n'exclut pas la persistance d'illusions diverses: celles de réformes capables de donner au capitalisme un visage humain (ce qu'il n'a jamais eu pour la majorité des peuples), celles d'un « rattrapage » possible dans le système, dont se nourrissent les classes dirigeantes des pays « émergents », grisées par les succès du moment, celles de replis passéistes (para religieux ou para ethniques) dans lesquelles sombrent beaucoup de peuples « exclus » dans le moment actuel. Ces illusions paraissent tenaces du fait que nous sommes dans le creux de la vague. La vague des révolutions du XXe siècle s'est épuisée, celle de la nouvelle radicalité du XXIe siècle ne s'est pas encore affirmée. Et dans le clair-obscur des transitions se dessinent des monstres, comme l'écrivait Gramsci.

Les gouvernements et les peuples de l'Asie et de l'Afrique proclamaient à Bandoung, en 1955, leur volonté de reconstruire le système mondial sur la base de la reconnaissance des droits des nations jusque là dominées. Ce « droit au développement » constituait le fondement de la mondialisation de l'époque, mise en œuvre dans un cadre multipolaire négocié, imposé à l'impérialisme contraint, lui, à s'ajuster à ces exigences nouvelles. L'ère de Bandoung est celle de la Renaissance de l'Afrique. Ce n'est pas un hasard si les Etats africains s'engagent dans des projets de rénovation qui leur imposent de s'inspirer des valeurs du socialisme, puisque la libération des peuples des périphéries s'inscrit nécessairement dans une perspective anti capitaliste.

Il n'y a pas lieu de dénigrer ces tentatives nombreuses sur le continent, comme on le fait aujourd'hui: le régime odieux de Mobutu a permis en trente ans la formation d'un capital d'éducation au Congo 40 fois supérieur à celui que les Belges n'avaient pas réalisé en 80 ans. Qu'on le veuille ou non, les Etats africains sont à l'origine de la formation de véritables nations. Et les options « trans ethniques » de leurs classes dirigeantes ont favorisé cette cristallisation. Les dérives ethnicistes sont ultérieures, produites par l'épuisement des modèles de Bandoung, entraînant la perte de légitimité des pouvoirs et le recours de fractions de ceux ci à l'ethnicité pour la rétablir à leur profit. Je renvoie ici à mon ouvrage « L'Ethnie à l'assaut des Nations » (Harmattan, 1994).

Le long déclin du capitalisme, sera-t-il synonyme d'une longue transition positive au socialisme ? Il faudrait, pour qu'il en soit ainsi, que le XXIe siècle prolonge le XXe siècle et en radicalise les objectifs de la transformation sociale. Ce qui est tout à fait possible, mais une possibilité dont les conditions doivent être précisées. A défaut, le long déclin du capitalisme se traduirait par la dégradation continue de la civilisation humaine. Je renverrai ici à ce que j'ai écrit à ce propos il y a plus de vingt cinq ans : « Révolution ou décadence ? » (Classe et Nation, Minuit 1979, pp 238-245).

Le déclin n'est pas non plus un processus continu, linéaire. Il n'exclut pas des moments de « reprise », de contre offensive du capital. Le moment actuel est de cette nature. Le XXe siècle constitue un premier chapitre du long apprentissage par les peuples du dépassement du capitalisme et de l'invention de formes socialistes nouvelles de vie, pour reprendre l'expression forte de Domenico Losurdo (Fuir l'histoire, Delga 2007). Avec lui je n'analyse pas son développement dans les termes de « l'échec » (du socialisme, de l'indépendance nationale) comme la propagande réactionnaire qui a le vent en poupe aujourd'hui tente de le faire. Au contraire ce sont les succès et non les échecs de cette première vague d'expériences socialistes et nationales populaires qui sont à l'origine des problèmes du monde contemporain. L'analyse des contradictions sociales propres à chacun de ces systèmes, des tâtonnements caractéristiques de ces premières avancées, explique leur essoufflement et finalement leur défaite et non leur échec (Samir Amin, « Au delà du capitalisme sénile », PUF 2002, pp 11-19). C'est donc cet essoufflement qui a créé les conditions favorables à

la contre offensive du capital en cours : une nouvelle « transition périlleuse » des libérations du XXe siècle à celles du XXIe siècle.

L'action politique de Fanon est située toute entière dans ce moment de l'histoire, celui de l'ère de Bandoung (1955-1980) et de la première vague de luttes de libération victorieuses. Les choix qu'il a fait -se ranger aux côtés du Front de Libération Nationale de l'Algérie et des mouvements de libération du continent africain- était le seul digne d'un révolutionnaire authentique.

* Samir Amin est directeur du Forum du Tiers monde

* Veuillez envoyer vos commentaires à editor@pambazuka.org ou commentez en ligne sur le site de Pambazuka News
